

L'AUTOMNE

Le soleil qui répand de si pâles rayons,
A des lueurs de paix qu'en mon âme il projette.
J'aime la triste voix de ces froids aquilons
Je te salue et t'aime, ô saison du poète !

L'hirondelle pour moi n'aura plus de chansons ;
En fuyant loin d'ici, jamais elle n'arrête.
Des gerbes le fermier achève les moissons,
Comme un roi bienheureux après une conquête.

J'entends dans le verger les beaux fruits cramoisis
Tomber avec fracas sur les gazons flétris.
Les pétales des fleurs sèchent dans leurs calices.

Je puis compter aussi les feuilles des forêts,
Ne jonchant pas encor les champs ou les guérets...
Mais ô saison ! tu fais quand même mes délices.

Augustin Tellis.

UN NAUFRAGE

SUR LES COTES DE TERRENEUVE EN 1854

On était alors aux derniers jours d'été de 1854. Je venais de sortir du collège, où je n'avais pas même pu terminer mon cours, malgré les attentes de ma pauvre mère qui persistait toujours à croire que je finirais par faire un prêtre. Mais les récits des voyageurs perdus dans des mers inconnues m'avaient de bonne heure inspiré l'esprit des voyages, et je brûlais du désir de m'aventurer moi aussi sur la mer, plutôt en quête d'aventure qu'à la recherche de nouveaux mondes.

Je voulais visiter tour-à-tour les cinq parties du monde, en commençant par l'Europe, et cela sans dévier d'un seul degré de l'itinéraire que je m'étais tracé.

D'abord, je traversais l'océan Atlantique, et je débarquais sur un point quelconque des Iles Britanniques ; disons l'Irlande, par exemple. Je passais de là en Ecosse et en Angleterre ; ça va sans dire. Naturellement, je traversais la Manche pour arriver à la France que je parcourais d'un bout à l'autre, bien entendu. De France, j'allais en Italie, en passant par la Savoie, les Alpes et le mont Saint-Gothard. D'Italie en Allemagne ; c'était conclu. Je voulais aussi aller en Russie ; passer en Sibérie, et approcher du pôle nord aussi près qu'il m'en serait possible. Puis de là en Asie, en Afrique, en Océanie ; ainsi de suite.

Quoi qu'il en fût de ce farceur voyage qui devait se terminer aux côtes de Terre-Neuve, la bonne vieille, qui ne pouvait le concilier avec l'état sacerdotal auquel elle me croyait appelé, dut néanmoins en faire le sacrifice sur les instances du bonhomme qui lui était d'avis que, pour me guérir de mon envie de voyager, il fallait me laisser goûter à l'eau salée, ou plutôt, comme il le définissait lui-même, *man-ger de la vache enragée*.

Quant à moi qui m'étais jusqu'alors bercé de rêves et d'illusions, j'étais bien déterminé à ne pas être frustré dans mon projet, quelque considération que l'on pût alléguer au contraire. C'est pourquoi, comme point de départ, je profitai de la vacance prolongée que je m'étais faite pour aller rejoindre mon beau-frère à Montréal où je m'embarquai comme *cook* à bord de son brigantin, en destination de Saint-Jean de Terre-Neuve.

Pour un homme qui partait en voyage scientifique, j'avoue que je ne m'attendais pas d'avoir à passer par cette dignité pour laquelle on ne m'avait pas qualifié, à Nicolet. Mais au préalable, c'était la seule, paraît-il, qui pouvait s'adapter à mes connaissances d'Homère

et de Virgile à bord du vaisseau, où je serais à même d'en faire l'application sur les poêlons et les chaudrons de la cambuse, et en même temps m'initier à la vie de marin.

J'allai porter à bord mon appareil nautique, qui consistait en mon habit d'écolier, deux chemises blanches, un parapluie, un chapeau de paille, et les deux volumineux dictionnaires de Noël et Chapsal (français-latin, latin-français) qui devaient me servir, je suppose, dans l'interprétation que j'aurais à faire des langues étrangères dans ces pays lointains.

Rives de ma terre natale !
Que de pleurs ont versés mes yeux !
Quand des vents l'haleine fatale,
Marquait l'heure des longs adieux.

Nous partîmes. C'était le 20 septembre. Deux jours après, nous étions devant Québec. Je ne voulus pas débarquer pour aller voir mes vieux parents une dernière fois, afin de ne pas renouveler les angoisses de ma pauvre mère ; mais mon beau-frère me remit de sa part tout ce qui m'était nécessaire pour « on voyage en mer ».

Le lendemain matin, à la faveur d'un bon vent, nous appareillâmes pour Saint-Thomas. A midi, nous étions mouillés à quelque distance de terre, vis-à-vis l'habitation du capitaine. Nous laissâmes cette relâche le jour suivant et fîmes voile pour l'île aux Grues, où nous allâmes de nouveau jeter l'ancre. De l'île aux Grues à la Traverse de Saint-Roch, nous prenions l'eau salée ; cette eau salée dont mon père m'avait parlé et qui devait me donner un avant goût de *la vache enragée*. Nous étions partis de Montréal le 20, et ce ne fut que 13 jours après que nous atteignîmes les eaux du Golfe. Les vents nous étant contraires. Nous louvoyions ; c'est-à-dire que nous allions sur la bordée ; ce qui avait l'effet, (chose assez naturelle) de faire pencher le vaisseau sur le côté, et n'était pas sans m'inspirer quelque crainte. J'allais alors me jeter sur le côté opposé, dans l'espérance que le poids de mon corps ramènerait le navire à son propre niveau.

Le 5 octobre, nous sortions du Golfe. Poursuivés par une forte brise du sud-sud-ouest, qui nous fut favorable, pendant deux jours, nous filions quinze nœuds à l'heure. Nous passâmes assez près des Iles Saint-Paul pour les distinguer. Le 8, temps brumeux ; ciel nuageux. Le vent avait changé et soufflait maintenant du nord-est avec assez de violence, et, pendant deux jours, nous dûmes tenir le cap au vent, balayés à la merci des flots.

Ce spectacle m'était nouveau ; mais il m'en était réservé de plus émouvants, lorsqu'après quelques jours de répit nous dirigions notre course sur le Cap Race, que les vaisseaux allant à Saint-Jean ont à doubler avant de prendre l'entrée du havre.

Un de ces vents du nord, si fréquents les derniers jours d'automne, mugit soudain comme pronostic de la tempête, et la scène du ciel et de la mer change d'aspect à ce signal. L'horizon, aux couleurs bleuâtres est devenu d'un noir sinistre. Des groupes d'épais nuages s'amoncèlent autour du soleil et le dérobent à notre vue. Le vent siffle dans les cordages. L'océan se soulève et roule en énormes montagnes.

Attentif et vigilant à ce qui se passe, le capitaine a fait carguer les voiles. Mais, ici, ce n'est plus le vent qui souffle ; la mer qui s'agite. C'est un tourbillon écrasant qui nous entraîne ; ce sont des gouffres écumeux qui se creusent perpendiculairement et font surgir des avalanches d'eau frémissante. Ajoutez à cela l'obscurité profonde qui vient nous envahir, et tâchez de vous représenter notre position. O nuit terrible ! L'éternité va-t-elle nous recevoir ? car chaque mer nous enve-

loppe et balaye notre pont, défonce les parois de garde et enlève tout ce qu'elle rencontre sur son passage. Des barils de farine, des tonneaux d'eau, solidement attachés, ne résistent pas à ces chocs répétés. L'élément furieux les emporte. La poupe elle-même, où nous sommes relégués, craque et s'ébranle. A chaque instant nous croyons être emportés avec elle.

Abattus et découragés, notre espoir n'est plus qu'en Dieu, que nous supplions à genoux de sauver nos âmes. Cependant, notre capitaine, marin habile et surtout expérimenté, vient à nous pour tenter un effort de salut. Il frissonne ; l'eau coule de ses vêtements qui en sont trempés. En sortant de sa cabine un paquet de mer avait failli l'enlever. Nous lui demandons si tout est fini pour nous et s'il n'y a aucun moyen de sauver le vaisseau, et nous en même temps.

— Je n'en vois qu'un seul, dit-il, c'est de nous mettre sur nos deux ancres. Et encore...

Or, ce n'est que dans des cas extrêmes, pour empêcher un vaisseau d'engloutir, que l'on jette les ancres à l'eau en pleine mer. A l'instant, deux matelots, se traînant dans l'eau jusqu'à la ceinture, réussissent à atteindre l'avant du vaisseau. Les ancres sont détachées, et leurs chaînes filent jusqu'à la profondeur de trente brasses.

Après Dieu, ces ancres seules ont opéré notre salut. Ce double poids changea la position du navire. Les flots, au lieu de nous heurter de flanc, se brisent maintenant contre la proue. Un rayon d'espérance entraînait déjà dans nos cœurs abattus, lorsqu'un incident inattendu vint aussitôt l'amoindrir et la changer en découragement. Le bâtiment fait eau de toute part ; nous ne pouvons suffire à la pompe.

Mais que voulez-vous que nous fissions en cet instant critique ? si ce n'était opposer une constance inébranlable au malheur de notre position. C'est la résolution que nous prîmes en effet en décidant que nous pomperions jusqu'à l'épuisement de nos forces. A la lueur faible et vacillante d'une bougie qui éclairait la chambre, deux d'entre nous se reposent à tour de rôle pendant que les travailleurs à la pompe sont inondés par une vague qui se renouvelle à chaque instant pour les arroser de nouveau.

Mais une tempête aussi terrible ne pouvait durer longtemps, à cause de sa violence même, notre capitaine assurant n'en avoir jamais vu de semblable. Au point du jour elle faiblit ; le vent diminua de force ; les vagues s'aplanissent insensiblement : nous sommes sauvés. Mais notre capitaine a perdu sa route. Il a raison de craindre que nous n'ayons dépassé les terres. Nous voilà en plein océan ; sans eau, sans feu ; n'osant manœuvrer d'un côté plus que de l'autre, et attendant un jour serein pour faire nos calculs et voir où nous a refoulés la tempête.

Durant trois jours qui se passent ainsi, il ne reste pour toute denrée que des patates crues ; de la farine détrempée à l'eau salée, et un reste de lard que nous divisons en huit parts, et qu'il nous faut ménager scrupuleusement pour prévenir la famine. Jusqu'alors nous n'avions pu prendre aucune observation solaire, et établir notre latitude, par rapport à la brume.

Le 13, nous signalons quelques embarcations de pêche qui nous indiquent le voisinage de la terre, au sud-sud-ouest, que le capitaine s'obstine à prendre pour la côte de l'est, située à l'extrémité opposée du point où nous étions alors. Sur son ordre, nous déferlons les voiles carrées, et laissons porter les voiles majeures, sans distinguer, pourtant, l'apparence d'une terre quelconque.

Sur le midi, le soleil reparait, dissipant de